

Sexe, mensonge et libido

La double vie de Sigmund

Freud n'était pas le monogame pudibond décrit par ses exégètes. Sa théorie de la sexualité s'appuie sur une solide pratique, où sa belle-sœur Minna tient un rôle central

Il l'appelait « *ma sœur, mon trésor* ». C'était sa belle-sœur, son amie, sa « confidente » qui comprenait si bien son goût pour les théories révolutionnaires et les concepts osés qui faisaient rougir la bonne société viennoise. Esprit audacieux, cultivée et polyglotte, Minna Bernays apportait à Freud le compagnonnage intellectuel qu'il ne trouvait pas chez sa femme. Tous les biographes reconnaissent qu'elle a joué auprès du maître de Vienne un rôle crucial. Le scoop que vient de dévoiler Franz Maciejewski, sociologue allemand spécialiste du freudisme, c'est que ce rôle fut également sentimental et sexuel.

Le bruit courait depuis belle lurette parmi les proches du patriarche. Jung, le disciple longtemps préféré, décrit son embarras en recevant l'aveu de l'idylle de la bouche de Minna. Restée célibataire après la mort prématurée de son fiancé, la sœur cadette de Martha Freud a vécu 42 ans sous le toit des Freud, traversant chaque soir leur chambre conjugale pour rejoindre la sienne, servant de « deuxième mère » à leurs six enfants. L'été, Sigmund et Minna avaient l'habitude – tout à fait surprenante pour l'époque et qui faisait jaser à Vienne – de partir en tête à tête vers des contrées ensoleillées. Les biographes dénombrent une douzaine de ces voyages qui inspireront à Ferenczi, autre disciple bien-aimé, le transparent jeu de mots « de lit à lit en l'Italie » dans une lettre adressée à l'intéressé.

Mais il manquait *la* preuve nécessaire pour donner corps à ce persistant racontar. Cette preuve, la voilà, datée du 13 août 1898 – leur première escapade commune – sur la page jaunie d'un registre d'hôtel, le Schweizerhaus à Maloja : en face de « chambre 11 » s'étale, de l'écriture heurtée de Freud, « Dr. Sigm. Freud et Mme, Vienne » [en allemand '*Dr Sigm Freud u Frau, Wien*', abrégé pour '*und Frau*']. Il a 42 ans, elle en a 33, ils partagent la même chambre et se font passer pour mari et femme.

La découverte de Franz Maciejewski, publiée en septembre dans le « Frankfurter Rundschau », paraît ce mois dans la très freudienne revue « American Imago » (fondée par Sigmund en personne peu avant sa mort en 1939). Mettra-t-elle fin à la virulente polémique qui agite depuis 25 ans le petit monde des *Freud studies* ? Adultère or not adultère ? Les avis furent longtemps à couteaux tirés. Peter Swales, un érudit anglais, est le premier à soulever le lièvre. En 1982, il s'en prend à un célèbre passage de la « Psychopathologie de la vie quotidienne » sur l'oubli du mot latin *aliquis*, un « lapsus freudien » qui aurait été commis par un inconnu rencontré en voyage. Freud raconte avec un art consommé comment, grâce à la fameuse technique des « associations libres », il analyse ce lapsus et finit par découvrir le pot aux roses : le jeune homme redoute en fait d'avoir mis en enceinte sa compagne de voyage. Swales décortique à son tour une foule d'indices convergents. Il démontre que l'inconnu captivé par le brio de la démonstration est un déguisement transparent sous lequel se cache Freud lui-même, avec Minna dans le rôle de la maîtresse engrossée et contrainte d'envisager un avortement clandestin.

C'était s'attaquer à la sainte légende du pater familias collet monté et strictement monogame tressée par les hagiographes officiels. Pour les héritiers du freudisme, il était vital de ne pas prêter le flanc aux critiques qui attribuaient les théories psychanalytiques aux obsessions libidineuses de leur auteur. D'où le mythe coriace et absurde d'un Freud asexué, très tôt débarrassé de tout intérêt pour la bagatelle. L'irrévérence de Swales déclenche l'ire des fidèles. Des volumes sont écrits pour démolir ses travaux. La publication tant attendue de la correspondance (en allemand) entre Freud et Minna, en 2005, ne dissipe pas la controverse, bien que l'éditeur, Albert Hirschmüller, fasse état de lettres manquantes et cite le fait que Minna était appelée dans la famille la « seconde femme » de Sigmund... L'historienne Elisabeth Roudinesco brocarde le « *délire d'interprétation* » de Swales et qualifie l'affaire Minna de « *fantasme majeur de l'historiographie révisionniste et antifreudienne* ». Va-t-elle à son tour changer d'avis, comme Peter Gay, le biographe pro-freudien qui, ébranlé par le registre de l'hôtel Schwerzerhaus, promet de publier une version corrigée de sa célèbre biographie, mettant désormais en doute le mythe idéalisé du Freud ardemment fidèle à l'amour de sa vie, Martha ?

Et alors ? s'écrieront les esprits tolérants. Que nous importe que Sigmund ait commis quelques galipettes extra-conjugales ? Pourquoi s'acharner sur ces sordides histoires d'alcôve ? En quoi sa vie intime affecte-t-elle la validité de ses découvertes ? Pour Peter Swales, l'affaire Minna est en fait révélatrice de toute une série de censures, de distorsions et de travestissements qui entachent la validité de la théorie. Que vaut par exemple l'exercice des « associations libres », maintenant que l'affaire *aliquis* peut être qualifiée de supercherie ? Freud a-t-il trouvé sa conception de la sexualité dans les névroses de ses patients, ou dans ce qu'il vivait au moment où il a échafaudé ses théories ? Que vaut le complexe d'Œdipe lui-même, quand on a des raisons de croire que Freud a transgressé l'interdit ? Dans le très éclairant article « inceste » de son *Dictionnaire psychanalytique*, Elisabeth Roudinesco reconnaît que Freud a « *éprouvé ce fameux désir d'inceste* » vis-à-vis de « *sa sœur chérie* » Minna, mais elle conclut : « *C'est bien parce qu'il resta toute sa vie un époux fidèle, capable de s'interdire toute transgression sexuelle, qu'il put décortiquer avec une telle force les détails les plus intimes de la vie sexuelle infantile et adulte* ». Que reste-t-il de cette « force » à l'heure où le décortiqueur est à son tour décortiqué ?

Ursula GAUTHIER